

RURALITÉ ET MONDIALISATION DANS LES CANTONS-DE-L'EST DU QUÉBEC. LE REGARD DE L'HISTORIEN.

Jean-Pierre Kesteman
Université de Sherbrooke

RÉSUMÉ

Bien que les phénomènes habituellement rattachés au concept de mondialisation soient fort récents, l'historien y trouve l'occasion d'une nouvelle réflexion sur le passé. Cette approche présuppose que le phénomène de mondialisation soit vu davantage comme un processus que comme un état. Suivant le modèle de Michel BEAUD d'une mondialisation sur le long terme, l'auteur illustre l'intérêt d'une relecture de l'histoire régionale des Cantons-de-l'Est du Québec. Une telle relecture permet de repenser la périodisation de cette histoire au 20^e siècle et de s'interroger sur la pertinence du concept de ruralité dans l'analyse régionale contemporaine.

ABSTRACT

Globalization, although the fact of a very recent history, gives the historian the possibility of a new analysis on the past. Such an approach supposes that Globalization is seen as a long-term world-wide historical process as it was proposed by Michel BEAUD. This allows the author to revisit the history of the Eastern Townships of Quebec, to propose a reorganization of its chronology, and to wonder about the relevance of the concept of Rurality in its sociological analysis.

Global Rural? Ruralité et mondialisation? L'intitulé même de ce colloque pose d'emblée la question du choix d'une terminologie pour identifier les transformations économiques et sociales de la fin du 20^e siècle et du début du 21^e. Toute discussion ne suppose-t-elle pas le recours à des concepts cohérents, qui eux-mêmes reposent sur une terminologie adéquate? Or, force est de le constater, ni la *mondialisation*, ni la *ruralité* ne sont des concepts évidents, entre autres parce qu'il faut encore convenir d'un lexique des « mots nécessaires à l'intelligence de la mondialisation »¹.

À moins de vouloir parler pour ne rien dire et pour ne pas être compris, il semble nécessaire de préciser, sinon de justifier, l'emploi que nous ferons de certains mots-clés, à commencer par celui de « mondialisation ». Nous verrons entre autres que la mondialisation est un concept à multiples facettes, dont l'utilisation peut s'appliquer bien en amont des deux dernières décennies, sur le long terme historique. Quant au concept de « ruralité », nous tenterons de montrer qu'il n'est peut-être plus un concept opératoire pour l'étude de problématiques contemporaines. Ces précisions lexicales et terminologiques nous amèneront à évoquer brièvement ce que j'appelle une « relecture » de l'histoire de la région des Cantons-de-l'Est du Québec.

* * *

Les mots pour dire les choses : la « mondialisation »

En fait, pour exprimer le concept de mondialisation, il existe une façon anglaise de l'exprimer, ancrée sur le *global*, et une façon française, qui a préféré le *mondial*. Globalisation ou mondialisation? Il ne s'agit ni d'un faux débat, ni d'une guerre du français contre l'anglais. En l'occurrence, la « globalisation » et la « mondialisation » ne sont pas des termes interchangeables.

Pour être brefs, disons que le concept de « globalisation » est issu de la réflexion des économistes classiques et néoclassiques. Il renvoie à un modèle abstrait, essentiellement basé sur l'intégration à l'échelle mondiale de l'entreprise, de la production ou de la finance. Modèle abstrait, car la théorie du « global » repose sur des axiomes difficiles à démontrer et reste assez indifférente aux conditions concrètes (temps et lieu) de son apparition et de son développement. Quand on emploie le mot « globalisation », on parle en fait non pas d'un processus, mais d'un état achevé, comme « une fin de l'histoire ». On devrait dès lors davantage parler de « globalité ».

La « mondialisation », elle, reflète l'approche des géographes, des sociologues ou des historiens, qui la voient essentiellement comme un processus. Pour plusieurs analystes, ce processus s'est étendu sur des millénaires. Il comprend une protohistoire, des phases et des cycles.

Remarquons par ailleurs que le recours aux termes de « globalisation » comme de « mondialisation » évoque par son suffixe le processus et non l'état. Notre propos reposera donc sur le recours au terme de « mondialisation », non pas parce qu'il est français, mais parce qu'il évoque un processus concret, inachevé, inégal selon les lieux et les temps, soumis au devenir humain et, à la limite, réversible; bref, parce qu'il évoque un processus historique.

Les mots pour dire les choses : la « ruralité »

Paradoxalement, plus que celui de « mondialisation », c'est le terme de « ruralité » qui me semble faire davantage problème. L'usage oppose le concept de « rural » à celui d'« urbain ». Cette dualité a connu dans l'histoire des rapports différents, antagonistes ou complémentaires, qui donnent leur sens à la problématique « ville/campagne ». Les 19^e et 20^e siècles ont vu une croissance géométrique du nombre et de la taille des villes ainsi que le renforcement de leur rôle et de leur culture. C'est ce qu'on appelle l'« urbanisation », parce qu'encore une fois on la perçoit incontestablement comme un processus². Par ailleurs, l'urbanisation suppose un processus symétrique qu'on devrait désigner du terme de « déruralisation ». Un peu comme si la ruralité ne pouvait que décliner au profit de la ville, de ses valeurs.

Pendant longtemps, la campagne a été opposée à la ville. La campagne était le lieu d'ancrage principal, mais non exclusif, des sociétés anciennes, prémodernes, fortement ancrées sur les mentalités traditionnelles, sur la famille, sur l'agriculture de subsistance. Et lorsqu'au 19^e siècle, le développement de l'industrie capitaliste a commencé à disloquer ces sociétés anciennes et rurales, la sociologie s'est constituée pour analyser ce processus qui devait, selon elle, s'achever dans la disparition des sociétés traditionnelles, dans l'absorption de la campagne par la ville et de ses valeurs archaïques par la modernité.

On doit donc se demander si, en ce début du 21^e siècle, dans les Cantons-de-l'Est du moins, la ruralité existe encore. Le processus d'urbanisation est-il ici arrivé à son terme? Ou bien y demeure-t-il encore un espace non urbain (je ne dis pas non urbanisé)? Existe-t-il encore des lieux « campagnards » à ce point différents des villes pour qu'on puisse y analyser des effets spécifiques de la mondialisation? Et qu'est-ce qui caractériserait cette « ruralité »? Une organisation spatiale différente? Une mentalité distincte? Une distance par rapport aux réseaux mondialisés? Bref, le concept de ruralité est-il encore opératoire?

* * *

Cela dit, comment l'historien peut-il aborder le phénomène de la « mondialisation »? Il s'agit à première vue d'un phénomène fort récent que l'on voit volontiers comme une rupture, comme une modification radicale de l'histoire du monde. On ne parle donc pas ici de long ni de moyen terme, mais de très court terme, à savoir des deux

dernières décennies (1985–2006), essentiellement marquées par la révolution de l'informatique et des télécommunications. Tout au plus peut-on voir dans certains phénomènes des années 1970 et du début des années 1980 les préludes de cette rupture. Ainsi en est-il de l'abandon du système monétaire or-dollar en 1971, des crises pétrolières de 1973 et 1979 et de l'appui aux politiques néolibérales par les gouvernements Reagan et Thatcher.

Dans cette histoire ultracontemporaine, la méthode historique n'est guère à l'aise. Par contre, d'autres spécialistes des sciences humaines y ont trouvé un nouveau territoire, sociologues, politologues, économistes. Ce que l'historien peut néanmoins apporter, c'est :

- 1° une vision de la mondialisation comme un phénomène non pas immédiat, mais élaboré sur le très long terme des millénaires;
- 2° une nouvelle compréhension des phases antérieures à cette phase « mondialisée » et particulièrement des périodes qui l'ont immédiatement précédée (après 1880, et surtout après 1945), une sorte de relecture en quelque sorte.

* * *

De quelques pistes de relecture de l'histoire de la région à l'aune du concept de « mondialisation »

Le recours au terme « mondialisation » s'accompagne de manière plus ou moins explicite d'une vision de rupture radicale avec l'histoire qui a précédé les deux dernières décennies du 20^e siècle. Mais il faut prendre garde aux dérives idéologiques de pareille attitude. Rappelons-nous l'image de rupture qu'on a pu donner, à une certaine époque, de la Révolution française de 1789. L'évolution de l'historiographie sur cette question a montré que des lectures différentes, sinon complémentaires, peuvent être faites d'un phénomène apparemment irréversible comme celui de « révolution ». Ce qui est d'abord perçu comme une césure définitive, marquée par des gestes relevant du court terme, finit par se relativiser dans le moyen terme, sinon dans le long terme.

Dans la mesure où la mondialisation est perçue comme un processus, certains chercheurs croient possible d'en faire une analyse historique sur le long terme. Michel BEAUD relève ainsi que la mondialisation est un concept historique polysémique³. Il y voit trois significations complémentaires. La mondialisation peut être vue :

- 1° comme l'accession à la dimension mondiale des phénomènes;

2° comme la multiplication des interdépendances au niveau mondial;
 3° enfin, comme un mouvement organique englobant d'échelle planétaire.

Si le troisième sens caractérise bien le dernier quart de siècle, le premier peut nous faire remonter à la fin de la dernière glaciation et le second se retrouve dans toute l'histoire du capitalisme d'après 1500, dans cette économie-monde analysée par Braudel et Wallerstein⁴.

Une telle grille d'analyse, sans être évidemment exclusive, permet une relecture de toute histoire nationale, locale ou régionale. Elle pourrait donc s'appliquer aux Cantons-de-l'Est du Québec, où la présence humaine remonte à 10 000 ans avant aujourd'hui⁵, mais dont l'histoire du peuplement blanc n'a guère plus de 225 ans⁶.

Il ne sera possible ici, vous le devinez, que d'effleurer ce que pourrait être une relecture d'histoire régionale.

Le premier niveau de la grille polysémique de la mondialisation de Beaud s'attacherait aux aspects *d'extension à notre espace régional de phénomènes*, comme cas concret de l'extension de ceux-ci à l'échelle planétaire. Ainsi en serait-il, par exemple, de la présence humaine, de l'agriculture, de certains animaux domestiques, de certaines techniques, de la langue anglaise ou française, de telle ou telle religion, etc. En ce sens, les Cantons-de-l'Est se situent plutôt comme une périphérie que comme un centre. Tant l'histoire de son peuplement que l'histoire des techniques ou celle des mentalités révèlent l'implantation à partir d'un ailleurs, souvent européen, mais avec parfois un relais nord-américain, des êtres, des choses et des moyens, surtout dans les premières décennies de son histoire. Mais, par la suite, la région devient à son tour un lieu-relais et s'inscrit, dès le 19^e siècle, dans l'économie-monde.

À un deuxième niveau en effet, le processus de mondialisation se complexifie comme *multiplication et intensification des interdépendances à l'échelle mondiale*. Ce niveau d'analyse constitue une grille de lecture d'autant plus riche que l'histoire de la région en tant que peuplement de race blanche se confond avec la naissance et le développement du capitalisme industriel.

Ces interdépendances peuvent être de type démographique. Ainsi l'évolution de la rente foncière dans certaines régions d'Écosse et d'Irlande, elle-même provoquée par l'évolution du capitalisme industriel britannique, provoque une émigration vers le Nouveau-Monde, dont certaines retombées affecteront une partie du peuplement des *Townships*. Le chemin de fer et le bateau à vapeur multiplient les interdépendances économiques à l'échelle extracontinentale et mon-

diale. Car, de 1860 à 1914, la région se positionne dans des échanges commerciaux qui dépassent de loin l'État canadien en construction ou les États-Unis. Le bois de sciage est expédié aux Caraïbes, en Amérique latine. Des révolutions dans ces pays lointains auront un impact sur les hauts et les bas d'entreprises de la région à la fin du 19^e siècle. L'importation de bovins et d'autres espèces propices à l'élevage se pratique dès 1867 par de riches éleveurs de la région, mais le développement de ces races pures à Compton ou à Eaton assoit une exportation de ces reproducteurs de prix non seulement dans tout le continent nord-américain, mais aussi en retour, au lieu d'origine, la Grande-Bretagne. En 1874, le besoin de disposer de conserves de viandes pour des armées européennes entraîne le développement de l'élevage bovin et de l'industrie de la conserverie sherbrookoise, alimenté par des contrats avec la firme allemande Liebig. L'industrie fromagère des *Townships* avant 1920 est essentiellement tournée vers la Grande-Bretagne, etc.

Quant à l'interdépendance de l'information à l'échelle mondiale, elle se vérifie déjà dans les journaux des années 1820, 1830 et 1840 qui narrent aux lecteurs des *Townships* les événements de l'insurrection grecque contre les Turcs ou les détails de la Guerre de l'opium menée par les Britanniques en Chine. Un pas de plus est franchi par la mise en service du télégraphe et des câbles transatlantiques. La prise de Delhi par les troupes britanniques en 1858 est ainsi connue à Sherbrooke quelques jours après les événements et suscite de grandes fêtes et un jour chômé.

Au 20^e siècle, l'information sur les conflits mondiaux présentée dans les médias régionaux, les lettres et les récits de missionnaires en Afrique ou en Chine lues en chaire dans nos paroisses, l'exportation de l'amianté dans divers pays du monde, la présence d'immigrants dans les mines, dans le commerce itinérant ou sédentaire, dans l'enseignement universitaire, tout cela illustre cet aspect d'interdépendance d'une région avec le monde bien avant les années 1980.

On pourrait même ramasser toute la symbolique de la mondialisation *conçue comme interdépendance à l'échelle mondiale* en évoquant la rencontre sur le territoire régional entre un peuplement britannique et un peuplement canadien français et catholique. Quoi de plus mondial entre 1860 et 1930 que l'Empire britannique et que l'Église de Rome, « catholique », c'est-à-dire « universelle », précisément?

Le troisième niveau d'analyse de la mondialisation selon la grille de Michel Beaud voit la mondialisation comme un *mouvement orga-*

nique englobant. Ce niveau d'interprétation n'efface pas, mais complète les deux précédents, et ne trouve sa réalisation qu'à partir du dernier quart du 20^e siècle. Parmi les phénomènes de l'histoire régionale que cette grille désormais à trois niveaux nous permet de repenser, nous avons choisi d'évoquer :

1° la structure spatiale de la société et de l'économie des Cantons-de-l'Est;

2° la structure hiérarchique du pouvoir et de la politique.

Comme nous le verrons, la question de la ruralité y sera abordée.

1° La structure spatiale de la socio-économie de l'Estrie

L'époque 1860–1913 correspond à peu de choses près à l'extension maximale du peuplement en Estrie et à sa structuration socio-économique par le capitalisme industriel. La région trouve un équilibre dynamisé par l'agriculture marchande, par un ensemble d'activités forestières, minières et manufacturières, par un réseau ferroviaire et bancaire et repose sur une hiérarchie de relais spatiaux entre la macroéconomie (l'économie-monde) et la microéconomie. En effet, entre la campagne et la métropole se succèdent les nœuds du hameau, du village (souvent non municipalisé), de la petite ville, du centre régional (Sherbrooke), des pôles politiques (Ottawa, Québec), économiques (Montréal), et des métropoles mondiales (Londres, New York).

Cette structure spatiale atteint son optimum local en 1913. À partir de cette date, le développement de l'automobile met fin au rôle du hameau et à l'affaiblissement progressif de certains villages. Aujourd'hui, c'est le rôle des petites villes-relais qui est menacé ainsi que la marginalisation, à l'échelle nationale, du centre régional (Sherbrooke) au profit de métropoles plus éloignées.

C'est qu'à partir de 1950 s'établit un processus de dilution de la structure de l'espace socio-économique régional, hiérarchisé par une cascade de relais. Celui-ci avait régné pendant près d'un siècle, sur la base de protectionnismes tarifaires et de la nécessité d'ancrages régionaux et locaux pour la finance, la distribution, le contrôle social et idéologique.

Ce processus de dilution inclut le ralentissement démographique (et dans certains cas le déclin), la baisse de la natalité⁷, l'effacement des activités économiques basé sur des phases antérieures du mode de production (petites propriétés agricoles, petites scieries), la diminution des services et des relais intermédiaires (paroissiaux, coopératifs, commerces de détail, scolaires). Tout cela entraîne dans son

sillage le rétrécissement du territoire occupé et cultivé (surtout dans la périphérie est de la région). Cet affaiblissement des relais ruraux atteint par ailleurs aujourd'hui les petites villes (Coaticook, Lac-Mégantic, Richmond, East-Angus, Asbestos, etc.), jadis centres manufacturiers et de services.

Longtemps associé à l'existence et au développement de sociétés dites traditionnelles et au maintien d'une agriculture de type familial, le monde rural estrien est depuis un demi-siècle en déclin constant. Ce déclin est parallèle à l'évolution de plusieurs phénomènes sur le moyen terme :

- la disparition de la petite production agricole et la restructuration de l'agriculture en une série d'industries de produits spécialisés, destinés tant au marché national qu'international;
- la disparition des activités artisanales et l'affaiblissement de l'industrie locale de transformation : abattoirs, scieries, etc.;
- l'affaiblissement de la structure villageoise qui est de moins en moins le relais entre la ville et la campagne;
- la diffusion dans les campagnes des modes de vie, de pensée, des comportements dits « urbains », avec l'adoption par les populations rurales des modes de vie qui avaient pris naissance en ville (électricité, téléphone, automobile) mais aussi type d'information et de culture audio-visuelle et désormais informatique;
- la modification du tissu spatial et social traditionnel par le développement des couloirs urbains, le retour à la campagne d'anciens citadins, la spéculation immobilière, etc.

L'unité villageoise, surtout dans la partie orientale de la région, est en déclin prononcé depuis l'abandon des structures scolaires, paroissiales, économiques de même qu'associatives centrées sur les villages. Simultanément, les structures éducatives et commerciales se sont polarisées dans les villes-relais moyennes ou dans la métropole régionale de Sherbrooke, voire à Montréal ou à Québec.

La hiérarchie urbaine dans la région s'effrite elle aussi. Outre la déliquescence de l'unité villageoise, on assiste à un affaiblissement clair de la dynamique de ce qu'on appelait jadis les petites villes : de Lac-Mégantic à Richmond, Coaticook, Waterloo, Cookshire ou Asbestos. Ces petits centres, frappés depuis les années 1950 par un processus profond de désindustrialisation, n'ont pu le contrebalancer par l'implantation de secteurs industriels ou d'activités tertiaires d'avenir. Ce qui les avait fait apparaître dans la seconde moitié du 19^e siècle était la combinaison d'un avantage énergétique, hydrau-

lique ou hydroélectrique, du chemin de fer et du rôle majeur d'une bourgeoisie d'affaires régionale et locale, trois facteurs en déclin prononcé.

Tant les villages que les petites villes et même certains quartiers de villes moyennes comme Sherbrooke sont désormais aux prises avec une série de phénomènes sociaux consécutifs au déclin économique : disparition de l'emploi, développement du chômage, effacement des structures identitaires de la vie économique locale tels les syndicats ou les chambres de commerce, exode, surtout des jeunes, vers de plus grandes villes. Dès lors, le déclin démographique, la fragilité économique et la perte du sens communautaire entraînent la diminution ou la disparition de services et d'institutions qui charpentaient ces sociétés. On voit la fermeture d'une caisse populaire, d'une école, d'une église, de l'épicerie du quartier. Sous de tels coups, la structure sociale s'effrite dans la dissolution des familles, le désespoir et l'angoisse des individus, l'absence de perspectives d'avenir. Le tout, au profit d'une métropole régionale Sherbrooke-Magog, lointain appendice de la mégalopole montréalaise, dotée de structures de service, de points de vente de chaînes commerciales d'envergure nationale et transnationale, d'universités et de centres de recherche⁸.

L'opposition ville-campagne n'est donc plus très significative, et le concept de ruralité en sort nettement affaibli. En fait, on aperçoit l'émergence d'un nouvel espace et de nouveaux flux. Effondrement ou affaiblissement des relais, drainage des ressources humaines et matérielles dans un premier temps vers le pôle urbanisé régional, dans un deuxième temps vers la métropole montréalaise. Sherbrooke est devenu un petit îlot périphérique dans le grand océan des mégalopoles; et la région elle-même, avec sa démographie déficiente, l'émigration de nombre de ses jeunes, prend peu à peu l'allure d'une région périphérique affaiblie et dépendante.

2° Les nouvelles structures de pouvoirs

La mondialisation s'est accompagnée d'un développement des politiques néolibérales, d'ouvertures des barrières commerciales, de l'affaiblissement de l'organisation *fordiste* du travail et de l'effacement de la solidarité de l'État providence. Jointe à l'affaiblissement de la structure spatiale de la socio-économie, elle entraîne une recomposition de l'organisation du pouvoir à l'échelle régionale.

Essentiellement, pour reprendre les termes de Castells, le pouvoir ne repose plus sur une hiérarchie et des relais bourgeois et petit-bourgeois reliant les capitales décisionnelles de Québec et d'Ottawa

aux divers étages de pouvoirs régionaux et locaux. Les identités et les résistances sont de moins en moins nationales ou régionales. Elles sont variées, fragiles et cloisonnées. Elles fonctionnent davantage sous forme de lobbys : coopératives, défenseurs de l'environnement, groupes de femmes, groupuscules religieux⁹.

L'antique hiérarchie style « poupées russes » des niveaux de pouvoir est donc davantage minée par l'affaiblissement de relais régionaux et locaux que par la disparition de l'État-nation, qui reste un relais indispensable pour le contrôle de la paix sociale. De plus, de nouveaux canaux de pouvoir largement déterritorialisés, ou supra-régionaux, voire clandestins se substituent. Citons la situation des canaux financiers, informationnels (journaux, radio, télévision), le rôle des lobbys, le crime organisé dans son contrôle de la drogue, les sectes, etc. Même née historiquement de la région et implantée régionalement, l'Université relève désormais davantage de l'inscription dans un espace-monde lié aux multinationales et aux grandes entreprises, aux réseaux de communication scientifiques mondiaux et à Internet, aux parrainages et alliances avec des universités des divers continents que de la dynamique intrarégionale.

On pourrait multiplier ces analyses. L'intérêt de ces constats est de faire une nouvelle lecture de la phase qui a immédiatement précédé la fin du 20^e siècle et le début du 21^e. Ainsi, la période 1960–1990 prend un nouveau sens, celui de phase temporaire ou transitoire, mais apparemment close. C'est durant cette phase que tendent à se développer dans la région les conséquences de l'affirmation d'une identité culturelle nationale développant le contrôle d'un État provincial (le Québec de la Révolution tranquille). Ce mouvement tente à la fois d'unifier le territoire social de la province. L'éducation jusqu'à l'université, la santé et les services sociaux sont unifiés par des politiques « nationales », qui gommant les inégalités régionales et locales. Leur destinée dépend moins d'initiatives privées et de solidarités locales que de structures bureaucratiques (ministères, CRSSS, etc.). Ainsi s'atténue la conscience de solidarité locale ou régionale qui avait fait émerger des institutions éducatives, caritatives ou hospitalières dans la période antérieure (1875–1960) et diminue le rôle de chef de file des élites locales. Celles-ci ont conservé un rôle mineur de fabrication de consensus régionaux utilisables par le pouvoir central, essentiellement par le biais d'organismes consultatifs (CRD, Conseil de la culture, MRC, Tables rondes, etc.); mais à partir des années 1990, la crise financière de l'État et l'appui d'une partie de la société à des valeurs plus individualistes et plus néolibérales amorcent un mouvement inverse.

Les mots de la fin

Nous terminerons ces exemples de relecture en plaçant en épilogue deux événements à la fois typiques d'une nouvelle donne mondiale et significatifs des aspects complexes des rapports entre le local et le mondial.

Dans la ville d'Asbestos, un des projets industriels les plus originaux et les plus prometteurs de la région, projet appelé Magnolia, la production de magnésium par transformation des résidus d'amiante, s'est effondré au début du 21^e siècle après un an seulement d'activité. Malgré des investissements de l'ordre du milliard de dollars, le projet n'a pu soutenir la concurrence de l'industrie chinoise, qui produit sur le marché mondial à 40 % du prix canadien. Une concurrence insoutenable comme l'évoque la prochaine fermeture de l'usine du géant norvégien Norsk Hydro à Bécancour. Le drame de Magnolia a tellement affecté une ville déjà traumatisée par le déclin du secteur de l'amiante que plusieurs voix réclament le changement de nom même de la ville, Asbestos, dans l'espoir illusoire de repartir sur de nouvelles bases¹⁰.

Un numéro récent du *Monde diplomatique* contenait un article d'une page sur un village des Cantons-de-l'Est, sous le titre de *Saint-Camille, village-monde*. Non seulement l'article évoque la résistance constructive d'une communauté villageoise au déclin de la société rurale¹¹, mais le fait qu'un journal européen, qui tire à un demi-million d'exemplaires en plus d'être traduit en une dizaine de langues dans le monde, parle de l'expérience de ce village de la région est en soi un phénomène. Voilà Saint-Camille sur la carte des réseaux mondiaux d'information alors que d'autres localités voisines, même plus importantes, ne sont pas connues. Ces deux exemples, sur lesquels je ne m'étendrai pas, révèlent une vérité partielle de la mondialisation : celle-ci possède des facettes à la fois économiques et socioculturelles, externes (global) et internes (local), matérielles et idéologiques. Et les phénomènes touchent autant le rural que l'urbain.

La conclusion provisoire à tirer est que la mondialisation, perçue comme un processus historique complexe, polysémique et s'étendant sur le long terme, permet à l'historien de faire une relecture des phases historiques précédentes de l'histoire régionale. Certes, elle entraînera, à mon avis, une reconfiguration de la périodisation de cette histoire. Les années 1980 constitueront davantage un seuil que le début du 21^e siècle et elles ne laisseront plus un 20^e siècle (qui a débuté en 1914 ou 1920) dans l'inachèvement du « contemporain ». L'accélération de la chute démographique, les fermetures d'usine, la

quasi-disparition du réseau ferroviaire, l'asphyxie de l'industrie de l'amiante, la relance des structures universitaires d'enseignement et de recherche, l'affaiblissement des entreprises régionales de presse écrite, radio et télévision, tous ces phénomènes des années 1980 pourront être mieux mis en perspective dorénavant. Cette relecture permettra également de redonner tout son sens à une période que nous pouvons voir close aujourd'hui, donc mieux analysable, qui couvrirait à peu près un siècle, 1880–1980, et qui correspondrait au développement, puis au déclin d'une région façonnée par le capitalisme industriel. Ce phénomène de période close demeurerait peu perceptible il y a encore vingt ans. Enfin, cette relecture modifiera notre vision de la structure spatiale de la région, dont la hiérarchisation par relais et par villes-centres correspondrait aussi à une phase aujourd'hui terminée de notre histoire. C'est sans doute dans ces perspectives que d'autres que moi devront étudier la mystérieuse « ruralité estrienne ».

NOTES :

- 1 Jean PIEL, « De quelques considérations lexicales et historiques à propos de la mondialisation », dans GEMDEV, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, 1999, p. 141–166, p. 142. Nous avons utilisé avec fruit les multiples communications publiées dans ce recueil, dont celle de Jean-Louis MARGOLIN, « Mondialisation et histoire : une esquisse », GEMDEV, *ibid.*, p. 123–139 et de Michel BEAUD, « Présentation », *ibid.*, p. 7–13 ainsi que l'ouvrage de Michel BEAUD, *Le basculement du monde. De la terre, des hommes et du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2000.
- 2 Notons qu'en français existe le terme d'« urbanité », qui possède généralement le sens figuré de « politesse ».
- 3 Michel BEAUD, dans GEMDEV, *op. cit.*, p. 207.
- 4 Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle. Économie et capitalisme. XV^e–XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 tomes; ID., *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1988; Immanuel WALLERSTEIN, *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 1985.
- 5 Selon les auteurs des fouilles archéologiques récentes dans la région de Lac-Mégantic (2004–2006).

- 6 Pour les références à l'histoire régionale, on se reportera à la synthèse de : Jean-Pierre KESTEMAN, Peter SOUTHAM et Diane SAINT-PIERRE, *Histoire des Cantons de l'Est*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1998.
- 7 Le taux de natalité en Estrie en 2005 est de 9,8 pour mille et le taux de mortalité de 7,8 pour mille. Sans une immigration dépassant de beaucoup l'émigration, la région est condamnée à terme.
- 8 En 2001, la région de l'Estrie comptait 286 000 habitants (chiffres arrondis) dont 170 000 dans la conurbation Sherbrooke-Magog (59 %). Le sillon urbain qui s'étend de Windsor à Magog et à Waterville et qui est polarisé sur Sherbrooke compte en 2006 un total de 177 000 habitants, soit 61 % de la population régionale. Le taux d'urbanisation a pu être établi à 64 % en 2001, mais il devrait se rapprocher de 75 % en 2006 selon d'autres lectures statistiques. Quelques municipalités de caractère rural ont résisté à la vague de fusions municipales. Certaines sont des communautés minuscules (Val-Racine, Saint-Venant, Sts-Martyrs, Ham-Sud, St-Georges de Windsor, Milan, Hampden Kingsbury, East Hereford), d'autres des communautés riches de néo-ruraux (Austin, Ogden).
- La structure des petites villes intermédiaires, base de l'organisation du territoire en MRC en 1981, a changé. Ces petites agglomérations subissent pour la plupart un déclin démographique; en 25 ans, elles ont perdu jusqu'à 16 % de leur population, comme suite au déclin des activités minières (Asbestos), ferroviaires (Richmond) ou manufacturières (East-Angus, Windsor, Lac-Mégantic). Il devient par ailleurs difficile méthodologiquement de définir la ruralité estrienne en 2006. Les statistiques démographiques sont délicates à manipuler, particulièrement depuis l'accélération du processus de fusion des municipalités. Des secteurs ruraux sont désormais incorporés dans des unités à l'accent urbain fort marqué.
- Voir : <www.stat.gouv.qc.ca/regions>
- 9 Manuel CASTELLS, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard, 1999 (*L'ère de l'information*, tome II).
- 10 La MRC (municipalité régionale de comté) d'Asbestos a déjà entériné son changement de nom et est devenue la MRC des Sources. Reflet d'une illusoire tentative de nier l'histoire d'une ville et d'une communauté en adoptant un de ces mots passe-partout, sans racines (dont la région foisonne, hélas, tant dans la toponymie que dans l'odonymie, au hasard des fusions municipales ou des tentatives d'effacement du passé anglophone (par exemple Fleurimont, Val-Joli, Bellevue, Bel-Horizon, etc.). Il s'agit également d'une tentative d'effacer la conscience historique d'une population, de ses initiatives et de ses luttes.

- 11 Bernard CASSEN, « Un village-monde au Québec : longue vie à Sainte-Camille », *Le Monde Diplomatique*, août 2006, p. 11.

BIBLIOGRAPHIE :

- BEAUD, Michel, *Le basculement du monde. De la terre, des hommes et du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2000.
- BEAUD, Michel, « Présentation », dans GEMDEV, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, 1999, p. 7–13.
- BRAUDEL, Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1988.
- BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle. Économie et capitalisme. XV^e–XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 tomes.
- CASSEN, Bernard, « Un village-monde au Québec : longue vie à Sainte-Camille ». *Le Monde Diplomatique*, août 2006, p. 11.
- CASTELLS, Manuel, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard, 1999 (*L'ère de l'information*, tome II).
- KESTEMAN, Jean-Pierre, SOUTHAM, Peter et Diane SAINT-PIERRE, *Histoire des Cantons de l'Est*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1998.
- MARGOLIN, Jean-Louis, « Mondialisation et histoire : une esquisse », dans GEMDEV, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, 1999, p. 123–139.
- PIEL, Jean, « De quelques considérations lexicales et historiques à propos de la mondialisation », dans GEMDEV, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Paris, Karthala, 1999, p. 141–166.
- WALLERSTEIN, Immanuel, *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 1985.